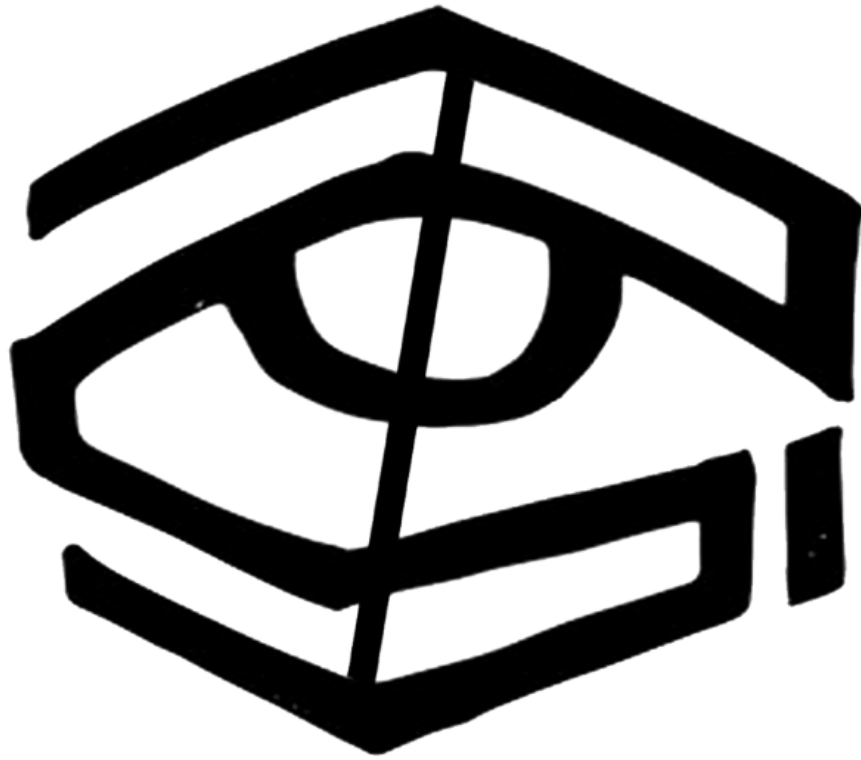




FORN SIOR ©

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

3215/2021/QTG

Copyright - © Olivier Waryn 2023

FORN SIOR (Volume I)

Je ne m'hasarderais pas à prétendre que le monde n'ait jamais été réellement en paix. À aucun moment de son Histoire. Mais au risque de passer pour un misanthrope de comptoir, je dirais que le prologue de cette épopée commence comme tant d'autres avant elle : par la faiblesse et l'égoïsme des hommes.

La troisième guerre mondiale avait fait autant de morts par les virus que par les bombes. Des sociétés entières suffoquaient, se débattant contre des maladies inédites et une pollution devenue irrespirable. Le consumérisme à outrance avait conduit l'humanité à vouloir toujours plus — sans même savoir quoi — la précipitant dans une escalade absurde pour arracher les dernières ressources d'une planète déjà exsangue.

Après cette troisième Folie, le monde devint « stable ».

Stable signifiait « épuisé ». Les roquets destructeurs qui avaient longtemps tenu lieu de dirigeants n'avaient plus ni sang à verser ni souffle pour hurler à la guerre. La paix s'était imposée malgré eux, comme une trêve forcée après l'épuisement. Le monde ressemblait à un enfant turbulent soudainement vidé de sa rage, aspirant seulement à un peu de silence.

Mais le silence n'est jamais une guérison.

Les institutions étaient devenues aphones. Plus personne n'écoutait personne. Les terres d'Amérique du Nord et de Russie gisaient ravagées. Les armes bactériologiques avaient laissé une empreinte durable, altérant faune et flore pour des décennies. L'équilibre fragile entre l'humain et la nature ne tenait plus qu'à un fil.

L'humanité avait presque accompli ce que peu d'espèces dans l'univers avaient peut-être réussi : son propre suicide. Elle était passée à un souffle de l'extinction. Mais il ne faut jamais sous-estimer l'instinct de survie humain, cette mécanique obstinée qui confine parfois au parasitisme. L'homme s'adapta. Il survécut. Puis il recommença.

Reconstruction.
Réindustrialisation.
Retour de bâton.

Il ne fallut que quelques décennies pour répéter les erreurs que l'on croyait comprises. La technologie reprit son essor, plus discrète, plus immersive. Holopads, Holo-TV, interfaces holographiques : de nouvelles prothèses de confort anesthésièrent les consciences pendant que le monde poursuivait sa lente dérive.

Les États-Unis sombrèrent, d'abord dans la décadence, puis dans le dénuement, avant de disparaître comme puissance dominante. Leurs multinationales survécurent et migrèrent ailleurs. D'autres gouvernements émergèrent, autoritaires et répressifs. Certains tentèrent une voie humaniste et écologique, mais leur fragile équilibre céda face aux réalités démographiques et économiques.

Le mot d'ordre devint contrôle.

Contrôle des ressources.
Contrôle des populations.
Contrôle des naissances.

Dans les territoires administrés par les Nations Réunifiées, ces mesures furent appliquées sans concession.

Les N.R.

Nées dans l'urgence, fondées par des militaires désabusés de la troisième guerre mondiale, elles promettaient le « plus jamais ça ». Un slogan efficace. Toujours efficace.

Officiellement, ce n'était ni un empire, ni une fédération, ni même un État reconnu. Plutôt un conglomérat mouvant de territoires brisés, majoritairement issus des anciens États-Unis, du Canada et de la Russie. Cette dernière s'était d'ailleurs relevée en grande partie grâce à l'implantation massive des N.R. sur son sol.

Créées pour empêcher les guerres, elles apprirent vite à les instrumentaliser. Leurs dirigeants se voulaient pacifiques, mais ils avaient peut-être pris trop au sérieux l'adage : si vis pacem, para bellum.

Et c'est dans ce monde reconstruit sur des cicatrices encore fumantes qu'un enfant naquit.

Un enfant parmi d'autres... Harkan Varlo.

Fruit des entrailles de son père Durkin et de sa mère Doustrenne, il vécut les premières années de sa vie quelque part au sud de la Russie, à la frontière d'un autre pays aussi complètement ravagé, la Mongolie.

Le père était militaire dans les forces des N.R. et la mère travaillait dans une usine d'armements.

Harkan Varlo était de trois ans l'aîné de Kirdirian. Il grandit dans un environnement viril, très différent de Kirdirian, au contact des guerres et de la violence.

Un adepte des euphémismes un peu acerbes aurait dit d'Harkan qu'il n'était pas vraiment un Apollon. Pour son malheur, son physique ingrat irritait son paternel au plus haut point. Bizarrement, son vieux, qui était un militaire endurci et qui n'avait connu de toute son existence que la guerre et sa laideur intrinsèque, avait un penchant pour le « beau ».

— Beau dont il avait une définition toute personnelle et qu'il pouvait dénicher à peu près en tout, à la condition impérative que son fils ne soit pas dans son champ de vision. Avec en prime un penchant pour les conflits et l'alcool (ou l'alcool d'abord et les conflits ensuite), le père d'Harkan n'était pas tendre avec son fils. Non pas qu'il fût beaucoup plus aimant avec sa moitié.

— Tu sais, mon chéri, ton papa t'aime aussi, mais à sa façon ! lui disait sa mère en le prenant dans ses bras, après chaque altercation avec son père. On avait connu des mots de consolations plus réconfortants...

Harkan avait été sensible et discret dès son plus jeune âge. Discret, il l'était devenu par la force des choses, car son paternel avait une présence tellement étouffante que le mot d'ordre à la maison était « Motus et bouche cousue ». Leur maison, justement, était l'un de ces foyers de fonction qui était attribuée aux officiers de l'époque et d'un style de l'époque des mineurs de la fin du 19e siècle en Russie.

Sordide, laide (au grand dam de Durkin), avec rien qui ne pouvait la différencier de tous les autres domiciles, le petit Harkan grandit donc entre un environnement visuel morose et un environnement auditif ordurier. La situation n'était pas bien plus enviable pour les gens de cette région surpolluée, pauvre à l'extrême et laissée à l'abandon. En somme, tout le monde vivait dans la merde. Au demeurant, un formidable engrais, surtout pour la mauvaise graine.

Son père n'était pas méchant dans le fond. En tout cas, il n'était pas mauvais dans l'âme. Il ne supportait juste pas la faiblesse (en tout cas, la définition qu'il en avait), trait qu'il pensait voir dans son fils.

— Mais tu n'arriveras jamais à rien, vociférait-il, indépendamment du contexte, quand son fils rentrait en pleurant après une quelconque chamaillerie avec un copain du quartier.

Et encore, tout à fait gratuitement :

— T'as vu le physique que t'as ? Tu seras un éternel loser, un pleurnichard pathétique, un minable parmi les minables dans ce putain de monde ! Encore moins un putain de bon soldat !

Mais aussi :

— Défends-toi, nom de Dieu, et sois un homme comme moi, espèce de lâche.

Ce qui finissait généralement par quelque chose du cru :

— C'est ça, cours dans les jupons de ta mère, c'est tout ce que tu sais faire. Espèce de fiotte.

Les conversations d'Harkan avec son père se composaient surtout de gifles verbales relevées de cruauté gratuite.

Un jour que sa mère lui disait, comme à son habitude, que son père l'affectionnait à sa façon, qu'il n'avait pas l'habitude des enfants, et qu'il fallait qu'il le comprenne, Harkan lui rétorqua :

— Et ben, il a une drôle de façon de m'aimer, Maman ! Il est toujours en train de me critiquer et de m'insulter. Et je me demande même s'il t'aime, toi. Je le déteste... Je veux qu'il parte à la guerre pour qu'il ne revienne plus jamais à la maison comme ça, on restera ensemble pour toujours !

La mère d'Harkan sentit son cœur se briser en entendant ces paroles de la bouche de son fils. Elle se sentit aussi un peu coupable d'être du même avis que lui. Elle savait que son mari était dur, mais elle n'avait jamais pensé qu'il en arriverait à traumatiser leur enfant à ce point. Elle prit Harkan dans ses bras et lui dit avec douceur :

— Je sais que c'est difficile, mon chéri. Ton père est juste maladroit dans sa façon de montrer ses sentiments. Je t'aime aussi et je serai toujours là pour toi.

Harkan se blottit dans les bras de sa mère en pleurant. Il chérissait ces moments avec elle où il pouvait se décharger de ses sentiments. Il sentit son cœur se remplir d'un peu d'espoir en se disant que peut-être, un jour, son père finirait par l'aimer.

Les années passèrent lentement pour Harkan, empêtré qu'il était dans cette étouffante mélasse que l'air et le paysage extérieur ne rendaient pas plus respirable. Les rares moments durant lesquels son père lui témoignait de l'affection furent lorsqu'ils étaient tous les deux installés devant de vieux films de Westerns. Durkin semblait fasciné par la conquête de l'Ouest et tentait d'infuser sa passion dans son fils. Quand son vieux se tournait vers lui, excité par la fusillade ou le duel en cours sur l'écran, il lui souriait. Harkan était heureux même si l'excitation de son père était pour lui incohérente. Toutefois, et nous l'avons dit, ces moments-là étaient trop rares.

Privé de véritable amour paternel, Harkan devait supporter d'être le témoin des rares sentiments positifs dont son père pouvait faire preuve, mais seulement à l'égard de ses potes (quand ils passaient boire à la maison le courage en bouteille, qui leur manquait autrement, pour critiquer la politique gouvernementale). Jaloux et farouchement ces démonstrations d'affection qui ne lui étaient jamais exprimées, Harkan devenait aigri, tournait vinaigre. Il espérait de plus en plus, jour après jour, en rongant son frein, que son père parte à sa perte, à la guerre.

En dehors de la maison, Harkan était un petit garçon tout à fait différent. À l'école, il était un élève tout à fait décent, et même assez remarquable, mais il avait hérité des tendances belliqueuses et du goût du verbe acerbe de son père. Il en faisait généreusement profiter ses petits camarades et ses professeurs. Rebelle, mais surtout très sûr de sa personne, il tenait tête à son entourage (dut-il littéralement l'utiliser [sa tête] comme argument). Il n'avait pas peur des grands, chose notable tant il était modeste comparé aux autres enfants.

Depuis le jour où sa mère avait été convoquée par le responsable de l'école et qu'elle avait été diplomatiquement avertie qu'Harkan était, un élève « pour le moins difficile », Doustrenne angoissait. Le directeur lui avait demandé si tout se passait bien à la maison.

Elle n'avait pas osé répondre directement, mais la réputation de la famille Varlo, et en particulier du patriarche, s'était répandue depuis longtemps comme un tsunami de ragots. La vague l'avait évidemment précédée dans le bureau du directeur.

— Vous savez, Madame Varlo, lui avait dit ce dernier, loin de moi l'idée de juger ou d'avoir la prétention de vous apprendre quoi que ce soit, mais il faudrait du changement dans la vie de votre fils si vous ne voulez pas qu'il tombe dans de très mauvais travers et fréquentations.

Ce jour-là, sur le chemin du retour, la mère d'Harkan ruminait ces sages paroles, et soudain tout lui fut insupportable. Ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait, ce qu'elle craignait, ce qu'elle endurait, absolument tout ce qu'elle vivait au quotidien ! Cette petite visite au directeur ne fut pourtant pas l'élément déclencheur du grand changement espéré. Ce plaisir en incomberait au destin.

De retour à la maison, pendant qu'elle s'affairait à préparer un goûter de seigneur pour son fils (à savoir un petit morceau de pain rassis trempé dans l'eau pour le ramollir et agrémenté d'un carré de chocolat), elle appela son fils dans la cuisine.

— Dit, mon chéri. Je reviens de l'école. Le directeur m'a appris que tu t'étais encore bagarré hier ? Tu peux t'expliquer ? S'il te plaît ? l'exhorta-t-elle de toute l'autorité dont elle était capable.

— On m'embête à l'école, répondit Harkan d'un ton triste. On me lance que je suis un spaghetti avec mes jambes de coq, et on me pousse toujours en me disant que je vais me casser en mille morceaux de poulet si je tombe. Alors je les pousse et je les tape ! ajouta-t-il avec un air de défi.

— Mon chéri, ce n'est pas une raison pour te battre !

— Non, maman, je ne veux pas me laisser faire ! Comme ça, papa, il m'aimera. Il verra que je suis fort !

Bip, bip. Le four à micro-ondes annonça que le carré de chocolat fondu était prêt à se faire étaler sur son exquis lit de pain. Diversion parfaite pour Doustrenne, horrifiée par l'absurdité évidente du raisonnement de son fils.

Elle ouvrit le four et l'odeur de chocolat envahit la cuisine, recouvrant pour un court instant les effluves de déjections canines provenant de la rue. Elle apporta un verre d'eau à son fils et posa mélancoliquement la tartine chocolatée sur la petite table.

— Mon chéri... tu n'as pas besoin de ressembler à ton père ni de lui plaire. Tu es différent de lui, Dieu soit loué, et je t'aime pour ce que tu es. Et tu verras plus tard que les gens t'aimeront pour ce que tu es aussi. Tu n'as pas besoin de te battre tout le temps, même s'il y a quelque chose qui te contrarie ou quelqu'un qui t'embête.

Harkan, non conscient des enjeux de tels mots sortant de la bouche de sa maman, sa bouche à lui salivant d'avance à la vue du pain, n'était pas vraiment convaincu par les paroles de sa mère. D'ailleurs, il n'écoutait pas vraiment. Ce bout de pain était décidément une arme de distraction massive.

Dans le même temps, l'holo-TV du salon rapportait des choses bien moins terre-à-terre qu'un morceau de pain appétissant. Instabilités politiques, pauvreté rampante, pollution galopante, tensions internationales. La Guerre humait l'air ambiant et sentait que le temps de revenir était proche. Harkan, dont les capacités olfactives étaient moindres, mais dont les espoirs affûtaient les instincts, trépignait. Il n'en pouvait plus d'attendre la nouvelle de son père partant se faire trouer la carcasse, dans n'importe quel trou à rat, pourvu que la carcasse soit bien trouée (plusieurs fois de préférence). Au moins, son père serait content de finir comme les héros de tous ses Westerns débiles.

Il ne savait pas encore que certaines guerres ne se livrent pas seulement avec des armes, tt que les blessures les plus profondes ne saignent pas toujours.

Certaines traversent les siècles.

Certaines redessinent le monde.

—

Forn Sior est une fresque construite sur plusieurs époques.
Chaque volume explore une phase différente d'un monde en mutation.
Ce que vous venez de lire n'est qu'un point d'origine.

La fracture, elle, ne fait que commencer.

Poursuivre l'exploration de l'univers Forn Sior :

Site officiel : www.fornsior.com

Vidéos & teasers : <https://www.youtube.com/@FornSior>

Actualités : Instagram/Facebook